

Tache d'encre

Günter Grass a été longtemps considéré comme la conscience morale de l'Allemagne face au passé national-socialiste et comme un militant pacifiste au cœur de la guerre froide. Le comité Nobel avait rendu hommage à son œuvre en lui attribuant le Prix de littérature en 1999. En 2006, Günter Grass révélait, plus de 60 ans après la fin du régime nazi, s'être engagé dans la *Waffen SS*. La tardive confession avait fait grand bruit, surtout à l'étranger. Le reproche le plus vigoureux formulé dans les milieux intellectuels allemands n'était pas seulement lié à cette adhésion – les témoins de cette époque n'ont pas tous été résistants au régime, loin s'en faut, et les plus jeunes ne montrent pas forcément du doigt leurs aînés, car ils savent pertinemment qu'ils ont la chance aujourd'hui de ne pas être confrontés à de tels choix. Le reproche était tout autre : dans ses propos et ses écrits Günter Grass n'a jamais ménagé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale tous ceux qui avaient apporté leur soutien, direct ou pas, au totalitarisme, « oubliant » au passage de dire qu'il en avait fait partie, même s'il pouvait prétendre avoir l'excuse de ses 17 ans.

Et voilà que Günter Grass se voit de nouveau reprocher son âge, 84 ans, pour avoir écrit et publié le 4 avril 2012 un « poème », qui est bien loin des plus belles pages de son œuvre littéraire. L'écrivain a raison de s'opposer aux livraisons d'armement qui ne font qu'accroître le danger d'explosion au Proche-Orient. Il a l'entière liberté, comme tout autre citoyen, d'être opposé à la livraison à Israël de sous-marins allemands décidée en 2005 par le gouvernement de Berlin. Il a le droit également (même si cela devait traduire une méconnaissance de l'Histoire qu'il est difficile de supposer chez lui) d'estimer que la chancelière avait tort, lorsqu'elle a déclaré en 2008 à Jérusalem que la sécurité d'Israël était pour l'Allemagne une « *raison d'Etat* ». C'est même son bon droit de dénoncer la

politique d'Israël, là où Tel Aviv prête effectivement le flanc à la critique. Mais Günter Grass ne peut se réfugier derrière un titre de poème (« *Ce qui doit être dit* ») pour exprimer son sentiment aussi violemment et de manière aussi partisane en présentant l'Iran comme une victime potentielle du feu nucléaire israélien, lequel, écrit-il, « *met en danger la paix dans le monde déjà fragile* ». Pour-

« Günter Grass a tort, lorsqu'il se fait donneur de leçons, allant même jusqu'à accuser ses propres compatriotes de complicité dans un 'crime prévisible' »

quoï n'a-t-il pas vilipendé les voisins d'Israël, ceux qui prônent régulièrement l'extermination et la disparition de l'Etat juif dans des discours d'une virulence qui ne facilite guère la recherche d'une paix stable et durable ? Peut-être que Günter Grass craint moins le verbe que les armes, ce qui pour un écrivain serait pour le moins surprenant.

D'aucuns ont estimé qu'il avait mélangé peut-être, dans un moment d'égarement, antisémitisme et antisionisme, comme

d'autres confondent islam et islamisme. C'est faire injure à l'œuvre et au talent de Günter Grass que de penser que l'écrivain ne savait pas ce qu'il faisait. Lui seul sait pourquoi il a pris le risque d'une telle dérive en prenant la défense de l'Iran. Il a raison, lorsqu'il demande que « *les deux pays acceptent un contrôle sans entrave et permanent du potentiel nucléaire israélien et des installations nucléaires iraniennes par une instance internationale* ». Mais il a tort, lorsqu'il se fait donneur de leçons, allant même jusqu'à accuser ses propres compatriotes de complicité dans un « *crime prévisible* ».

Günter Grass a ses défenseurs, pas toujours dans le camp qu'il avait choisi jusqu'ici pour son engagement politique. Il a aussi ses détracteurs qui ne supportent pas de voir un Prix Nobel confondre bourreaux et victimes. Après l'erreur de jeunesse, l'erreur de vieillesse ? Au-delà de la qualité contestable du poème en prose, l'encre de l'écrivain aujourd'hui fait tache.

Gérard Foussier